

Erika LOGEALS

## LES FRICHES EXTRAORDINAIRES



Recueil de textes poétiques

Erika Logeais

## Les Friches extraordinaires

© Erika Logeais, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8092-8

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## STATION « LE PORT »

Les lignes au loin. Ma main. Les métros. Les trains. Fuite des cerveaux. Autres lieux, autres cavernes d'Ali Baba. La joie des esprits sans frontières.

Des émotions lourdes déboulent dans le souffle pestilentiel grandissant au loin comme une mâchoire. Tunnel, que dis-tu de nous dans ton murmure menaçant ? Tu nous happes déjà.

Ici métro, ici station, ici course des pendules, ici tristesse, colère, apathie. Silhouettes fantoches vite croisées, senties, et enfuies comme le poisson s'échappe des filets. Rails, grondement, stridence.

Ici la ville se vomit dans l'indifférence et le grouillement des fourmis laborieuses.

Emotions retenues dans le wagon, surtout bien fermer la fenêtre pour mieux s'en étouffer. Emotions rongées, agressées par le crissement des roues sur les rails. Se boucher les oreilles pour retenir le cri qui veut sortir. Où sont la bouée, l'étincelle des regards ? Où es-tu humain ? Sais-tu que les rats sont plus voraces de l'existence que toi, figé devant ton écran ? Où es-tu, mon ile, mon rivage rêvé ? Où s'accrocher dans cet enfer stérile, sinon à la barre d'un bateau imaginaire ?

Lève le nez, fantôme, ose la rencontre des yeux, sais-tu que tout peut y prendre feu et te rappeler les origines du monde !

Arrêt : « Le Port », 12h15, 10 novembre. Il n'y a que moi à descendre, et tout à inventer de ces solitudes croisées. J'ai déjà volé vos ombres pour les faire renaître et danser dans ma paume comme des boules de cristal.

## CONTRE LA MONTRE

Ecrire à perdre haleine, à éclater les poumons, avant que le voile noir ne recouvre tout de son désespoir.

Ecrire, cette respiration vitale, pour oublier la peine. Souffle de vie, joie aussi, parce que c'est le destin, parce qu'il faut secouer les mondes, trouver d'autres chemins que ceux du chaos et des accidents de la route.

Ecrire dans le ciel, dans le sol, dans la lave, dans la pluie, dans la roche, pour que la beauté se fraye un chemin coûte que coûte et revienne gonfler les cœurs et l'âme d'un élixir de vie.

Tracer ces routes. Les lampadaires se succèdent, saccadés, brouillés par la fumée des cheminées du port tout proche.

Ecrire, pour fuir les pages blanches et stériles d'une vie cabossée, morcelée, désossée.

Ecrire, pour que l'oiseau prenne les courants ascendants, retombe à pic au sommet des grues et attrape au vol le mot qui lui était tombé du bec.

Ecrire, croire, se relever, et décharger à quai les peines aux froids reflets.

## LE TRAIN DE L'HUMANITE

*« Voici le train assourdissant qui s'annonce  
Toujours ponctuel, notre bête humaine  
Craignez ses étincelles, sifflements de vapeur  
Qui vous happent et vous entraînent  
Brinqueballés dans la nacelle  
Visions, odeurs, sons  
S'entrechoquent à cent à l'heure  
Si vite, si vite dans notre ville mouvante  
Ticket sans retour au voyage intérieur !*

*Les paysages fugaces défilent  
En cohortes de couleurs  
Bleus et noirs comme autant de contrastes  
Nous y voyons des maisons biscornues  
Glaques fenêtres et cheminées austères  
Où des ombres muettes se terrent  
Où s'effondrent des châteaux de cartes  
Et s'élèvent mille tours de Babel  
Nous y voyons les signaux de l'extérieur  
Informations, malheur et désespoir  
Que nous bombardent les médias,  
Cafards obèses et monstrueux  
Qui déferlent en hordes hurlantes*

*Alors le train fuit, recule et esquive  
Notre esprit s'en va, balloté vers d'autres rives  
Et notre front s'appuie sur le froid de la glace  
Pour apaiser la multitude, ô viens lenteur  
Viens chambouler nos petites émotions vaines  
Apaise nos détresses et viens figer nos haines  
Viens surtout stopper l'hémorragie si rouge  
Qui jaillit tel un rubis depuis ces sombres bouges  
Apporte la douceur et le blanc immaculé*

*D'un no man's land où s'évadent les idées  
Où notre train peut enfin se reposer  
Refroidir ses braises et ses monstres intérieurs*

*La neige, le silence et l'immensité  
Peu à peu envahissent notre cœur  
Et toi, oubli qu'on n'ose plus espérer  
Viens poser ton long manteau ta chaleur  
Sur notre âme écervelée  
Fais-lui goûter le fruit de ton baiser  
Oui, oubli, quelle effroyable chimère  
Montre-nous ton audace et fais-nous rêver  
De tous ces grands espaces et ces belles contrées  
Où notre esprit ne sait plus s'échapper  
Pris au piège mortel de notre ville crânienne  
C'est la trop grande Machine à Penser  
Qui nous broie,  
Nous avale,  
Nous recrache  
Dans une ultime nausée*

*Comme si les cheminées du port  
Chantaient à l'unisson  
Les rêves perdus de l'Humanité »*

## LEGER COMME LA GRUE

À perte de vue, les ferrailles enchantées se jouent des lumières changeantes sur l'eau métallique. Quels signes doit-on déchiffrer dans leurs positions incongrues, comme des lettres et des équations cherchant réponse dans un livre grand ouvert sur le ciel ?

Le crayon-pinceau dessine leurs yeux de couleurs discrètes ou flamboyantes. Petits objets mécaniques, tout droit sortis d'un cirque, l'Humain et son horlogerie diabolique les ont parées de toutes les mémoires, de tous les rêves un peu bizarres enfouis sous la peau.

Bancales, les pieds dans l'eau, elles regardent passer les bateaux comme les trains de l'espoir. Elles sont presque rêveuses, absolument bucoliques. Quels ailleurs s'échappent de leur immobilité ? Elles ne voient pas l'immensité de l'Univers dans les yeux des enfants qui les jaugent et les croquent si légères sur les feuilles volantes d'un carnet.

## JUMELLES

Elles se regardent de chaque côté de la rivière qui veut les séparer. Leurs émotions explosent dans leur carcan immobile. Vite, des containers à décharger, ne pas penser, se plonger corps et âme dans l'industrie et la folie de ce monde !

Empiler des legos de boîtes colorées, pour contrer le ciel plombé, le béton et le froid mordant, le mercure de l'eau fétide. Eriger une tour de Babel pour ne plus voir son reflet dans l'eau diabolique, ni son miroir, là, juste en face. Mais s'en rappeler pour l'éternité.

Leurs pieds sont campés profondément sur la berge. Elles ne seront pas emportées dans le lit incertain de la Meuse, colérique de trop de pluies versées.

Les grues jumelles se taisent et savent que le destin engluie leurs mouvements comme dans une toile. Elles attendent le vent salvateur qui emportera tout. Elles ont la force du métal forgé au cœur des étoiles.

L'araignée maléfique le sait aussi. Elle règne au fond de la rivière, Ses yeux ressemblent à des rubis, ils en ont la beauté et la dureté. Elle les fige en statues de pierre.

## FORET NOIRE

Forêt, c'est le premier mot qui fleurit et fait tache, nappe de pétrole dans ce paysage gommé de toute trace végétale. Où sont les fleurs, les arbres ? Ici règne une insondable puissance, les racines du mal de notre époque. Loin, les vieux gréements bucoliques charriant au clapotis des vagues tonneaux, amphores, fruits et graines de futurs jardins merveilleux !

Monstres et mastodontes à perte de vue. Branches dénudées criant leur détresse aux nuages bas. Bouches rectilignes crachant fumées et odeurs nauséabondes. Rhizomes d'or noir serpentant le long des mares, pergolas métalliques écrasantes.

Et dans ce désastre écologique, le petit peuple des grues charge et décharge au rythme accéléré du monde. Servir, déplacer, grandir. De jour comme de nuit, la vie y grouille sous la canopée de l'hiver.

Alors, oui, forêt est le premier mot qui fleurit, la grande absente aux cris d'oiseaux.